

**MAUX EN MOTS**

*Traitements littéraires de la maladie*

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida (Orgs.)*

**Universidade do Porto. Faculdade de Letras**

**2015**

**Titre:** *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

**Organisateurs:**

*Maria de Jesus Cabral*

*Maria João Reynaud*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*

**Éditeur:** Universidade do Porto. Faculdade de Letras

**Lieu:** Porto

**Année:** 2015

**ISBN:** 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

**URL:** <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

**Couverture :** *Mare calma* Alexandru Rădvan

## GUERIR LE CORPS ET L'ESPRIT DANS *LA MALADIE DE SACHS*

CARMEN HUSTI  
*Laboratoire LISAA EA 4120*  
ANR « *Biographes* »  
[carmen.husti@u-pem.fr](mailto:carmen.husti@u-pem.fr)

**Résumé :** Le roman de Martin Winckler, *La Maladie de Sachs*, utilise une stratégie fictionnelle originale qui permet de construire, à l'aide d'un jeu de miroirs émis par le regard porté par les patients sur leur médecin, l'identité du protagoniste, le médecin généraliste et écrivain Bruno Sachs. Le regard a dans ce roman une fonction objectivante ; le voir permet de construire, par éléments additionnés l'identité d'un personnage, une identité en évolution, contredite et ajustée selon le type de regard porté sur elle, mais surtout ajustée à l'aide de la parole écrite, la seule qui émerge du protagoniste lui-même.

Le médecin guérit, opère des actes et apporte des soins aux corps malades, mais ces actes permettent également d'engager l'individu dans une relation d'observation et de construction. Celui qui guérit les corps des autres tente, de guérir soi-même d'un autre type de souffrance, la solitude. Mais cette guérison est-elle possible ?

**Mots-clés :** maladie – écriture – soigner – corps – relation.

**Abstract:** Martin Winckler's novel, *La Maladie de Sachs* utilises an original fictional strategy that builds, with the help of a mirror game sent out through the eyes of the patients for their doctor, the protagonist's identity, the general practitioner and writer Bruno Sachs. The look has, in this novel, an objectivising function; vision makes possible the construction, thanks to added up elements, of a character's identity, an evolving identity, contradicted and adjusted according to the kind of look, but adjusted mostly by the written word, the only one that emerges from the protagonist himself.

The doctor heals, acts and brings care to the ill bodies, but these acts also enable oneself to engage in a relationship of observation and construction. The one who heals the others' bodies tries to heal himself from another type of suffering, loneliness. But is this healing possible?

**Keywords:** illness – care – writing – body – relationship.

## 1. *La maladie de Sachs* et le rapport aux autres romans de l'écrivain

*La maladie de Sachs*, roman publié en 1998 par Martin Winckler, pseudonyme de Marc Zaffran, s'inscrit dans un ensemble d'écrits de forme et de valeurs très différentes : des récits autobiographiques, tels *Légendes* (Winckler, 2002), des romans policiers, à l'exemple de *Mort in vitro* (Winckler, 2003) ou la trilogie *Twain* (Wincker, 2008-2009), des essais portant sur des séries télévisées, des billets de blog ou des romans destinés à un public plus ou moins large<sup>1</sup>.

Tous ces écrits ont en commun la thématique médicale qui est leur principale source d'inspiration de l'écrivain et, pour certains, la circulation des mêmes personnages au sein des univers fictionnels.

Bruno Sachs, médecin généraliste exerçant dans le cabinet médical de Play, petite ville proche de la grande ville Tourmens (nom qui laisse entrevoir la ville de Tour, ville dans laquelle Marc Zaffran a fait ses études de médecine) du roman *La Maladie de Sachs* est présent notamment dans deux autres romans, *La vacation* (Winckler, 1989) et *Les trois médecins* (Winckler, 2004). Des liens étroits se tissent entre ces romans et permettent d'éclairer certains aspects du roman qui nous intéresse particulièrement ici, *La maladie de Sachs*.

Le roman *Les Trois médecins*, paru en 2004, dont la narration anticipe et dépasse la période chronologique à laquelle se situe *La Maladie de Sachs*, présente une conception du médecin et de son rôle différente de celle, plus amère, plus réservée, de *La Maladie de Sachs* ; une conception qui laisse transparaître une certaine forme d'« idéalisme ». Elle émerge à travers une conscience exprimée de la réflexivité de l'action médicale : soigner l'autre veut dire aussi se soigner soi-même<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Par la thématique abordée, le dénouement spectaculaire et le traitement de certaines questions « à la mode » qui portent sur des questions de sexualité et de définition du genre sexuel, *Le chœur des femmes* (Winckler, 2009) s'adresse à un public très large.

<sup>2</sup> À une première lecture, la situation paraît similaire dans *La maladie de Sachs*. Cependant, comme nous allons le voir lors de l'analyse présente, à la fin du roman, la solitude du médecin semble dominer dans la relation médecin patient, seule Pauline pourra lui apporter le dialogue et la possibilité de s'exprimer à travers des écrits ou dans des dialogues directs.

## 2. Construire le monde de l'écriture : stratégies narratives

Mais au-delà d'une conception spécifique de l'acte médical, *La maladie de Sachs* propose une stratégie narrative originale qui contribue à l'émergence d'un point de vue inédit qui porte sur l'acte médical et sur la signification de la relation entre le médecin et le patient. Il s'agit d'une contrainte narrative d'inspiration oulipienne qui s'explique dans le contexte d'une admiration manifeste exprimée par l'auteur par rapport à Georges Perec<sup>3</sup>.

### a) Polyphonie et regard croisé

Dans ce roman, une stratégie narrative polyphonique (dans le sens donné par Bakhtine [1998 (1929)] à ce terme) est employée. Les narrateurs sont des personnes de l'entourage du docteur Sachs, notamment des patients, qui décrivent les faits et gestes, aussi bien médicaux que de la vie de tous les jours ou rapportent des conversations ou des dialogues dans lesquels est impliqué le docteur Sachs.

Le pronom « tu » est omniprésent dans le roman, les seuls moments où le « je » émerge est dans de situations d'énonciation spécifiques, issues de l'écriture directe de Bruno. La présence de ces écritures, qui apparaissent par ailleurs dans le roman retranscrites à l'aide d'une typographie différente de celles du corps du roman, est directement assumée ou justifiée par la lecture faite par Pauline Kasser, la compagne de Bruno.

### b) Parole juste, bienveillante, neutre

Tous les locuteurs n'ont pas le même statut dans le roman, ils sont plus ou moins proches de leur objet d'observation, mais décrivent toujours à partir de leur point de vue circonstancié Bruno Sachs. Cette parole est parfois neutre, tendant à une forme d'objectivité, parfois malveillante (notamment la voisine), parfois impliquée, proche ou

---

<sup>3</sup> D'ailleurs les liens qui unissent les deux écrivains sont nombreux. Dans sa propre biographie présente sur le site internet de Martin Winckler, celui-ci consacre une ligne entière à la découverte de cet auteur : « 1978 : découvre *La Vie Mode d'Emploi* de Georges Perec dans une librairie de Tours aujourd'hui disparue. Lit ensuite tout de cet auteur dont le nom "sonne breton" » (Winckler's Webzine, 2014). Le pseudonyme même choisi par Marc Zaffran, Martin Winckler, est également lié à ce même roman et plus précisément au personnage Gaspard Winckler. (Perec, 1978)

amoureuse et parfois acerbe, critique et impliquée, voire engagée, notamment dans les écrits.

c) Voir (faire) et savoir (faire)

Ces voix multiples opèrent un ajustement constant de l'image de l'individu. Elles servent de miroirs réfléchissants qui opèrent une construction qui tend vers l'objectivation de l'individu médecin.

Au tout début du roman, la généralité et la neutralité de l'observation prime. Nous sommes devant la description d'une consultation type, tout comme au début du roman *La vacation* (Winckler, 1989), dans laquelle le patient observateur est générique et anonyme, caractère renforcé notamment par l'utilisation de la conjonction « ou ».

Ici, comme pendant toutes les séances de consultation relatées, le regard a une fonction opérante : « Je te regarde », « Je t'ai vu », « Je me rappelle la première fois que je t'ai vu » (Winckler, 1998: 113s), les occurrences des termes appartenant à la famille lexicale du regard sont nombreuses.

Le geste médical est décrit, avec une focalisation notamment sur la main du médecin : « Ta main fait le tour de mon ventre, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. (...) Puis tu glisses ta main gauche entre mon dos et le drap (Non, ne bouge pas), à droite puis à gauche et tu palpes mes flancs entre tes deux mains, d'un côté puis de l'autre » (*idem*: 27) ; « Tu te rassieds. Tu poses la main gauche à plat sur le ventre et, de l'index droit replié, tu frappes dessus. Tu déplaces la main et tu frappes à nouveau, de gauche à droite, de haut en bas. Ça sonne creux. Puis tu palpes mes aines, mes cuisses (...) » (*ibidem*).

Tandis que le patient regarde faire le médecin, celui-ci, dirige le regard du patient vers une direction précise, mais cette redirection engendre ce même type de regard observateur : « Du bout du pouce tu attires ma paupière vers le bas, regardez le plafond... (...). Le plafond n'est plus tout à fait blanc. » (*idem*: 28)

Cette focalisation opère une déconnexion de la partie par rapport au tout du corps du médecin. Une mécanisation du geste s'opère, opération qui isole la partie du tout. Le médecin observé par le patient ne semble pas être pourvu d'une intériorité. Nous sommes ici devant une situation similaire à celle décrite par Florence Braunstein et

Jean-François Pépin dans leur livre *La place du corps dans la culture occidentale*, comme étant caractéristique de la perception du corps dans l'époque contemporaine : « Le corps a été démembré et ses différentes parties fonctionnent indépendamment, régies pas un système hiérarchique fondé sur la mathématique des mensurations. » (Brunstein & Pépin, 1999: 181).

Dans le cadre de l'observation du geste un regard individualisant est à l'œuvre et non un regard personnalisant<sup>4</sup>. Le médecin sait faire, on le regarde faire, mais la compréhension de ses actes dépasse souvent le simple regard de l'acte. Cette relation d'observation ne se déroule cependant pas de manière réciproque. Le lecteur n'accède pas à l'observation du patient faite par le médecin.

La parole et le regard dans le roman, à l'exception de l'écriture, n'appartient qu'à l'individu observateur et ce qui est observé en même temps que le geste, c'est le corps. Le roman abonde de descriptions physiques du médecin, toujours portées dans la même direction : cheveux un peu trop longs, qui ont besoin d'un shampoing, grand, portant une veste en cuir usée, mais les regards ne se croisent pas<sup>5</sup>.

La relation entre le patient et le médecin est une relation de non-réciprocités, situation due notamment au statut du regard qui regarde et non pas au statut différent médecin-patient. Une relation de réciprocité serait celle dans laquelle patient et médecin se regarderaient l'un l'autre de la même manière. (Cette situation ne sera possible dans le roman qu'à travers le regard amoureux de Pauline).

---

<sup>4</sup> Nous ne pouvons malheureusement pas céder ici à la tentation d'une analyse de ce type de relation en termes foucauldien, en faisant par exemple la distinction entre objectivation et subjectivation de l'observé en fonction du type de regard porté sur lui (cf. Michel Foucault, 1975).

<sup>5</sup> « Je te regarde. Tu es très grand. Tu fais moins jeunot, plus docteur que quand tu es arrivé, mais tu es toujours aussi grand. Il est vrai que je ne le suis pas, moi. (Winckler, 1998: 50) ; « Tu as les cheveux un peu trop longs. Ton visage est gris de barbe même lorsque tu viens de te raser. Tu as souvent un sourire en coin, mais pas aujourd'hui. (idem: 77) ; « Cheveux hirsutes et traits tirés, tu parais sur le seul de la chambre, vêtu d'un pantalon de survêtement un peu trop court, d'un tee-shirt et d'une veste d'intérieur informe que tu reboutonnes maladroitement en me voyant. » (idem: 105) ; « Tu es penché sur ton ordonnance. Tes cheveux sont un peu trop longs, un peu sales. Le col de ta chemise est bien élimé, ta veste de cuir a l'air d'avoir mon âge et je ne suis plus très jeune, tes joues sont grises de barbe, le moins qu'on puisse dire c'est que tu ne fais pas très net. Mais la nuit a été difficile. » (idem: 232) ; « Maman rit. Un homme rentre. Je le l'ai jamais vu. Maman m'a dit que ça ne serait pas Jérôme, mais qu'il était gentil lui aussi. Il est grand, presque aussi grand que Jérôme, mais il a des cheveux noirs, des lunettes foncées, et on dirait qu'il ne s'est pas rasé ce matin. Il a une veste de cuir, une grande sacoche et il joue avec ses clés. Il me sourit, il a une dent du haut ébréchée. » (idem: 484), etc.

La différence de statut des regards dans le roman engendre un rapport particulier au corps ; au corps malade, celui du patient vu par lui-même et au corps du médecin, vu cette fois-ci par le patient. Ce qui est donc en jeu dans la relation entre le médecin et le patient ce sont les corps, le corps malade ou souffrant du patient et le corps du médecin.

Si selon Paul Ricœur, le corps est le premier élément qui permet une mise à distance e soi par rapport à l'autre, premier critère de l'apparition de l'altérité : « La double appartenance du corps propre au règne des choses et à celui de soi s'est une seconde fois imposée (...). Le corps propre est le lieu même – au sens fort de ce terme – de cette appartenance grâce à quoi le soi peut mettre sa marque sur ces événements qui sont des actions ». (Ricœur, 1990: 370), le regard porté sur le corps du médecin, dans sa globalité, dans *La Maladie de Sachs*, permet à l'individu observateur d'accéder à la première étape de la connaissance de celui-ci. Mais entre regarder et voir, il existe une différence notable dans le roman. Ainsi le docteur Yves Zimmermann nuance cette observation : « Je me rappelle la première fois que je t'ai vu. Je veux dire, vraiment vu. Et écouté, pas seulement entendu (...). Alors, je t'ai regardé à travers mes lunettes et je t'ai vu pour la première fois. Tu avais vingt ou vingt-deux ans et tu étais déjà en colère ». (Winckler, 1998: 113)

Dans cette même optique, dans les propos de Pauline Kaser, une différence entre le terme voir et regarder apparaît. Elle affirme, cette fois-ci en utilisant non pas le « tu » mais le « il » :

Je n'ai pas répondu, je l'ai regardé. Il avait les cheveux un peu trop longs et besoin d'un shampooin, il s'était massacré en se rasant le matin : il y avait de toutes petites taches de sang séché sur son cou. Le col de sa chemise était bien fatigué et, quand il a souri en me disant au revoir, j'ai remarqué pour la première fois qu'une de ses incisives du haut était un tout petit peu ébréchée. (*idem*: 158)

Contrairement aux autres personnes, elle ne parle pas, elle observe. Cette observation deviendra de plus en plus nuancée tout au long du roman. Ainsi, si la première rencontre du médecin engendre une description physique de celui-ci, certaines



personnes parviennent à dépasser ce premier obstacle pour le regard et accèdent à la « personnalité » du médecin. Il s'agit dans la plupart des cas d'une connaissance qui s'accompagne d'une parole interposée :

Jérôme Boule : « Très apprécié. Enfin, pas par tout le monde quand même. » (*idem*: 128)

Madame Leblanc (...) les gens t'apprécient beaucoup, ils disent que tu les écoutes bien. (*idem*: 135)

Cette connaissance donne parfois lieu au constat d'un mal-être, d'une souffrance chez le docteur : « Depuis quelque temps, j'ai le sentiment que tu n'as plus la même patience, tu es souvent silencieux, irritable, et parfois te me parles sèchement au téléphone. » (*idem*: 136) et plus tard :

(...) certains jours, tu as l'air très gai, très heureux, et d'autres on dirait que tu es malade, tellement tu es sombre. Il y a quelques mois, j'ai cru que c'était à cause du décès de ta maman, mais je ne crois pas. (...) Et les jours suivants, tu avais l'air triste, bien sûr, mais parfois tu poussais de grands soupirs et, d'un seul coup, tu te mettais à rire. (*idem*: 569)

Le roman *La maladie du docteur Sachs*, met au premier plan la souffrance du médecin *Sachs* comme l'indique le titre même. Il s'agit d'une souffrance, cette fois-ci non physique, mais d'une souffrance psychologique, dont les causes sont multiples et elle s'exprime notamment à travers l'écriture du médecin lui-même.

Si le regard des patients porté sur le corps du médecin opère une objectivation, voire une mécanisation de celui-ci, réalisant simultanément une mise à distance, une extériorisation, de celui-ci, en tant qu'humain impliqué dans une relation directe de soin ou de rencontre, l'écrit détient dans ce roman une fonction de miroir réfléchissant de l'intériorité.

#### 4. Le souci de soi : la réflexivité de l'acte médical

L'écriture, présente dans le roman de manière directe, à travers des écrits ayant des statuts différents (et une typographie différente) ou indirecte, à travers la parole de Pauline qui les lit et que sert dans ce cas d'intercesseur, est un médium réflexif (dans le sens donné par Pierre Bourdieu [2001] à ce terme) de l'acte médical lui-même. À travers l'écriture, émerge un sujet, un médecin-sujet de surcroît, selon la définition de Gérard Danou dans son ouvrage *Le corps souffrant* (Danou, 1994)<sup>6</sup>, qui réfléchit à sa place dans le système médical, à son rôle de médecin, mais aussi au sens de sa vie et à la portée de ses actes. Celui qui dit « je » de manière directe dans le roman laisse entendre le « soi » réflexif ainsi défini par Paul Ricœur : « Dire *soi* ce n'est pas dire *je* ; Le *je* se pose ou est déposé. Le *soi* est impliqué au titre réfléchi dans des opérations dont l'analyse précède le retour vers lui-même. » (Ricœur, 1990: 30)

##### a) Guérir et soigner

Dans l'ensemble des romans de Martin Winckler, une différence pertinente entre deux statuts différents dans le corps médical apparaît, une différence qui engendre par ailleurs des manières d'être différentes : il s'agit du statut de médecin et celui de soignant.

Le médecin-type, dans *La maladie de Sachs*, mais aussi dans *Les Trois médecins* et *Le chœur des femmes*, apparaît comme une machine dépourvue d'intériorité, comme un être issu directement du système de l'enseignement. Le soignant, en revanche, est celui qui sait écouter, qui soulage la douleur et qui ne porte pas de jugement sur ses patients. Dans *La maladie de Sachs*, cette différence nette entre les deux statuts est exprimée en termes de pouvoir : « Le Docteur "sait", et son savoir prévaut sur tout le reste. Le soignant cherche avant tout à apaiser la souffrance. » (Winckler, 2012 : 589).

Chez Martin Winckler, le système médical apparaît comme un « appareil de savoir », tel qu'il est décrit par Michel Foucault (1975 : 149). Le médecin serait quant à lui investi du rôle d'instrument du système social qui a besoin d'une régulation pour fonctionner. Ainsi, Bruno, dans l'un de ses écrits affirme : « Les hôpitaux sont faits

---

<sup>6</sup> « (...) j'insiste sur ce point, la pratique médicale quotidienne immerge le médecin dans un monde de maladie et de mort qui soit le ferme à toute réflexion par protection (il reste alors médecin technicien pur), soit le met directement en cause comme sujet. » (Danou, 1994: 9).

pour parquer ces anormaux, ces déviants qu'on appelle les malades, et pour les ramener dans le droit chemin, c'est-à-dire au boulot. » (Winckler, 1998: 588)

Le corps des patients apparaît comme étant instrumentalisé, comme l'objet d'une science médicale qui a perdu son humanité, tout en se spécialisant et en s'éloignant des hommes et en prenant en compte seulement des corps, des corps sans histoire. Ce sont des corps investis politiquement<sup>7</sup> en termes de rentabilité et de production, donc des corps faussement dépourvus d'intériorité.

Dans l'ensemble des romans, le corps du patient n'est un corps supportable que dans la mesure où il est pourvu d'une histoire. Dans le roman *En souvenir d'André* (Winckler, 2012), le narrateur accompagne des gens qui souhaitent mettre fin à leur souffrance. Il ne les aide pas forcément à mourir, il les soulage et il les écoute. Ces corps, morts, mais ayant une histoire, ne sont pas des corps répugnants, mais des corps inscrits dans l'ordre naturel du monde. Le paroxysme d'ailleurs de ce corps instrumentalisé apparaît notamment dans le roman *Les Trois médecins* (Winckler, 2004). À deux reprises, lorsque les étudiants doivent trouver des corps et des ossements pour leur apprentissage de l'anatomie, ces corps sans histoire provoquent l'effroi, ils empêchent de la part de l'apprenti médecin toute action. Celui-ci est tétanisé et dans l'impossibilité de bouger. Il refuse d'utiliser le corps même mort pour les besoins de l'apprentissage, il refuse, pour résumer, le corps comme « lieu d'expérimentation scientifique » qui est, selon Brunstein et Pépin (1999: 181) caractéristique du fonctionnement des sociétés contemporaines<sup>8</sup>

#### b) Souffrance physique et psychologique et le don de soi

Refusant cette posture de médecin « sachant », refusant par ailleurs toute emprise sur le corps du patient, un corps inscrit dans un mode affectif de relations, un corps qui ne peut pas se comprendre dans sa totalité (ceci pourrait d'ailleurs expliquer la raison

---

<sup>7</sup> « Cet investissement politique du corps est lié, selon des relations complexes et réciproques à son utilisation économique ; c'est, pour une bonne part, comme force de production que le corps est investi par des rapports de pouvoir et de domination » (Foucault, 1975: 34)

<sup>8</sup> « Sociétés en désarroi, effondrement des idéologies, doute grandissant face aux certitudes des sciences, le corps est à la fois source de mépris et de narcissisme, lieu d'une violence sociale collective, lieu d'une violence individuelle psychique. (...) Il ne faut donc pas s'étonner que le corps soit devenu dans notre société vitrine de représentation sociale, spectacle dans le sport, lieu d'expérimentation scientifique. » (Brunstein & Pépin, 1999: 181)

pour laquelle dans ce roman, le corps du patient n'est jamais évoqué par le médecin lui-même) : « Les médecins saignent, ils tordent, ils découpent, ils violent, ils enculent, ils arrachent, ils désarticulent, ils asservissent ils normalisent. » (Winckler, 1998: 588), le docteur Sachs porte un regard réflexif et critique sur son métier même et sur la portée de ses gestes de soin.

Se plaçant dans une position de marginalité assumée par rapport à la hiérarchie du système médical, le docteur voit apparaître une relation empathique dans la relation médicale, ce qui fait de lui un médecin-sujet, à la différence d'un « médecin technicien pur », pour employer les mots de Gérard Danou (1994). Cependant, au-delà de cette posture assumée, la réalité de l'exercice de l'acte médical dans un cabinet médical dans une petite ville de province engendre une souffrance, une prise de conscience progressive, des limites d'action du médecin. La maladie du docteur Sachs provient justement, du constat des limitations inhérentes à la condition humaine du médecin.

d) Mais de quoi souffre le docteur Sachs ?

Le docteur Sachs souffre bien sûr de la solitude : une solitude professionnelle, due à sa situation de marginalité choisie par rapport à la hiérarchie professionnelle mais aussi d'une solitude personnelle, atténuée, voire annulée par l'arrivée de Pauline, mais aussi, parfois par l'exercice du métier de soignant, pendant lequel le dialogue reste cependant imparfait, orienté seulement, tout comme le regard, dans une seule direction.

Mais au-delà de la solitude, le soignant souffre du constat des limites de l'intervention de l'humain, fut-il médecin, dans la vie des hommes.

Quelle est la différence entre un médecin et Dieu ? est une question posée de manière humoristique par le charismatique docteur Karman dans le roman *Le cœur des femmes* (Winckler, 2009) ? et qui est présente en tant qu'épigraphe de l'un des chapitres. Et la réponse est : « Dieu ne se prend pas pour un médecin » (*ibidem*).

Derrière cette affirmation, un rapport entre le savoir et le pouvoir est posé de manière originale dans le roman de même que le constat de l'impuissance de l'humain face à la maladie elle-même. Réfutant le système médical tel qu'il est, héritier d'une manière d'être soignant, par filiation paternelle, Bruno apparaît dans le roman comme un être meurtri par le sentiment d'impuissance face à la maladie des êtres proches,

notamment celle du père, sentiment présent et exprimé d'ailleurs dans le roman *En souvenir d'André* (Winckler, 2012).

Quand on décide qu'on sera médecin, c'est souvent par désir d'empêcher les autres d'être malades et de mourir. Le temps de le devenir, ce désir en a pris un coup. On se retrouve submergé par sa propre ignorance, atterré par sa propre impuissance, terrorisé de savoir qu'on n'est pas soi-même à l'abri et que nos parents, nos amis, nos amants, nos aimés n'échapperont à rien, eux non plus, qu'on soit ou non à leur côté. (Winckler, 2012: 49)

La maladie apprise dans les livres, devient concrète lorsqu'elle est éprouvée par le médecin même dans son propre corps ou par ses proches. La maladie et la mort du père sont interprétées par Bruno comme les preuves de l'échec de la mission de soignant que le père lui a transmise. Le sentiment de culpabilité s'instaure de même que le sentiment d'illégitimité, dû à une transmission incomplète de la part du père :

Je ne veux plus mourir, parce que vous êtes ici. Mais je n'arrive pas à me défaire de cette idée que je n'ai pas vraiment le droit d'être vivant, moi, alors que mon père est mort.

(...)

- .... J'avais toujours eu l'illusion qu'il ne pouvait pas mourir. Qu'il ne pouvait pas me laisser sans m'avoir tout dit, sans m'avoir légué son savoir, sa sagesse, son humanité. Sans m'avoir appris à soigner comme il savait le faire...

- Mais vous savez soigner ! Vous ne faites que ça ! De qui le tenez-vous, si vous ne tenez pas ça de lui ?

- Non, je ne sais pas soigner. Si j'avais su, je l'aurais soigné, lui. Je l'aurais accompagné quand il est mort, mais je n'ai pas su. Je lui en voulais d'être malade, d'avoir été si fort, si grand, et de tomber malade de manière aussi conne ! Et en plus, j'ai voulu jouer les petits malins, j'ai voulu lui montrer que je savais... L'article... Après sa mort, je l'ai retrouvé dans son bureau, sous une pile de livres. Il décrivait exactement tous les stades de sa maladie. D'un bout à l'autre... Je ne l'ai pas soigné, je lui ai montré sa mort. (Winckler, 1998: 513s)

Devant cette culpabilité et l'apparition d'un sentiment d'identification impossible à aucun modèle d'être soignant, le docteur Sachs éprouve une souffrance-solitude contre laquelle seulement l'écriture elle-même, l'exercice du métier et l'amour peuvent se présenter comme donneurs de sens à la vie de l'homme médecin.

Pour conclure, l'acte médical est envisagé dans ce roman comme un acte rationnel et relationnel, de l'immanence d'un ici et d'un maintenant de l'interaction entre le médecin et le patient. Mais cet acte se produit dans le cadre d'une filiation et d'une transcendance totalement absentes, ceci étant valable également pour l'ensemble des romans de Winckler. Cette immanence institue d'ailleurs un type de relation particulier, sans intermédiaire, une relation directe dans laquelle les sens du patient et du médecin sont engagés dans la relation de soin. Dans le roman *En souvenir d'André* (Winckler, 2012), il s'agit de l'ouïe qui détient tout comme dans *Le cœur des femmes* (Winckler, 2009) une place centrale la relation de soin. Sans *Les Trois médecins* (Winckler, 2004), l'ouïe, le regard et le toucher sont mobilisés, tandis que dans *La maladie de Sach*, seulement le regard et le toucher sont présents. Les personnages ne communiquent pas réellement, tous soliloquent (mis à part Pauline et Bruno dans les moments d'intimité), chacun regarde l'autre et pense ; il construit une narration en dehors de tout dialogue direct).

Dans ces circonstances, en absence de toute transcendance, ce qui fait sens et qui donne un but à l'acte du médecin, ce qui sauve la relation médicale et l'humanise est la valeur donnée au corps de l'autre par l'histoire. Le corps biologique, fini, déterminé dans l'espace et le temps, n'est pas un corps mécanique, mais un corps organique, pourvu de surcroît d'une histoire personnelle, celle d'une vie.

### **Références bibliographiques**

- BAKHTINE Mikhaïl (1998). *La poétique de Dostoïevski*. Paris: Éditions du Seuil, traduction d'Isabelle Kolitcheff, préface de Julia Kristeva.
- BOURDIEU Pierre (2001). *Science de la science et réflexivité*. Cours du collège de France 2000-2001. Paris: Raisons d'agir éditions.
- BRAUNSTEIN Florence & PÉPIN Jean-François (1999). *La place du corps dans la culture occidentale*. Paris: PUF.

- DANOU Gérard (1994). *Le corps souffrant. Littérature et médecine*. Seyssel: Éditions Champ Vallon.
- FOUCAULT, Michel (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris: Gallimard.
- PEREC, Georges (1978). *La vie, mode d'emploi*. Paris: Hachette.
- RICEUR Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.
- WINCKLER, Martin (1989). *La vacation*. Paris: P.O.L. éditeur.
- WINCKLER, Martin (1998). *La maladie de Sachs*. Paris: P.O.L. éditeur.
- WINCKLER, Martin (2002). *Légendes*. Paris: P.O.L. éditeur.
- WINCKLER, Martin (2003). *Mort in vitro*. Paris : Fleuve éditions.
- WINCKLER, Martin (2004). *Les Trois Médecins*. Paris: P.O.L. éditeur.
- WINCKLER, Martin (2008). *La trilogie Twain : un pour deux*, t. 1. Paris: Calmann-Lévy.
- WINCKLER, Martin (2009). *La trilogie Twain : deux pour tous*, t. 3. Paris: Calmann-Lévy.
- WINCKLER, Martin (2009). *La trilogie Twain : l'un ou l'autre*, t. 2. Paris: Calmann-Lévy.
- WINCKLER, Martin (2009). *Le chœur des femmes*. Paris: P.O.L. éditeur.
- WINCKLER, Martin (2012). *En souvenir d'André*. Paris: P.O.L.
- WINCKLER'S WEBZINE (2014). <URL : <http://martinwinckler.com/>> [consulté le 20/VIII/2014].